



## L'autobiographie romancée dans les récits de KEN BUGUL

---

Marguerite Oubadjile BADJI

Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal

[maguybadjio@gmail.com](mailto:maguybadjio@gmail.com) / [maguybadji@yahoo.fr](mailto:maguybadji@yahoo.fr)

**Résumé :** La romancière sénégalaise Ken Bugul évoque dans quatre de ses récits des pans importants de sa vie personnelle. Elle fait une symbiose de son expérience personnelle et de la fiction pour se découvrir voire affirmer son identité en faisant fi des réalités africaines (tabous, pudeur et non-dits). Cet article a donné les différentes raisons qui la poussent à vouloir mettre au-devant de la scène sa vie de déviance. Il montre que l'autobiographie participe à la quête identitaire de la romancière et lui permet aussi de dénoncer les diverses injustices faites à la femme.

**Mots- clés:** Autobiographie, thérapie, revendication, témoignage, légitimation

**Abstract:** The Senegalese novelist Ken Bugul evokes in four of her personal life. She makes a symbiosis of her personal experience and fiction to discover herself or even assert her identity while ignoring African realities (taboos, decency and the unspoken). This article has given the different reasons that push her to want to put her life of deviance in the spotlight. It shows that the autobiography participates in the novelist's quest for identity and also allows her to denounce the various injustices done to women.

**Keywords:** Autobiography, therapy, claim, testimony, legitimation.

### Introduction

Les autobiographes africains racontent dans la majorité des cas des événements dignes d'être connus du grand public et qui doivent servir d'exemple. Ils ont tendance à recréer leur vie pour ne livrer que ce qui peut être admis par la société voire divulgué. Cependant, la romancière sénégalaise Ken Bugul adopte une démarche inverse en révélant aux lecteurs sa descente aux enfers, sa vie libertine, ses écarts de conduite à des périodes précises de son existence dans quatre (4) de ses romans et fait figure de pionnière d'où le choix de ce travail. Qu'est ce qui expliquerait ce besoin de se confier? Le présent article, s'appuyant sur ces quatre romans à savoir *Le Baobab Fou* (1982), *Cendres et Braises* (1994), *Riwan ou le Chemin du sable* (1999) et *De l'autre côté du regard* (2003) se propose d'étudier les raisons d'une révolte contre ce schéma traditionnel d'écriture (une vie exemplaire pleine de réussite, une pudeur légendaire...). Il serait intéressant de définir le concept d'« autobiographie » dans un premier temps avant d'aborder les valeurs de l'autobiographie dans les récits de Ken Bugul.

### 1. Aspects notionnels de l'autobiographie

Nous ne pouvons aborder ce travail sans pour autant définir l'autobiographie. Ce qui du reste n'est pas une chose aisée car nous risquons sans cesse de nous heurter à des ambiguïtés.

Le terme « autobiographie » est apparu officiellement dans les dictionnaires, au milieu du XIXe siècle. Il est formé de trois mots grecs : graphein (écriture), bios (vie) et autos (par soi-même). Ce terme était défini, selon *Le Dictionnaire des littératures de langue française*, comme « une biographie faite à la main ou manuscrite » (De Beaumarchais et Rey (1987) : 115). L'Académie française accepta cette définition en 1856, avec la mention de néologisme. C'est dire que dès le début, une difficulté réelle se posait quant à la définition de ce terme. Le terme apparut peu à peu dans d'autres dictionnaires (Littré, *Encyclopedia Universalis*...) et les théoriciens du genre commencèrent à s'aventurer dans des tentatives de définitions.

L'un des premiers théoriciens de l'autobiographie fut Philippe Lejeune. Pour lui, l'autobiographie est « un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle en particulier sur l'histoire de sa personnalité » Lejeune (1975) : 14. Cette définition de Lejeune pour l'Encyclopédie ne lève pas les ambiguïtés car elle pourrait s'appliquer à d'autres genres voisins comme les mémoires, la biographie, le journal intime ... (même si la dimension rétrospective permet sans doute, de la distinguer du journal intime qui est une réalisation quotidienne et que l'accent sur la vie individuelle pourrait être une différence avec les mémoires). La preuve, les autobiographies de Simone de Beauvoir ne sont pas le récit d'une vie individuelle. En outre, *Les Mémoires d'Outre- Tombe* de l'écrivain français René de Chateaubriand ne sont pas rétrospectifs.

Le théoricien allemand Gusdorf, s'est intéressé, plus particulièrement, aux fondements philosophiques de l'écriture autobiographique :

Auto, dit-il, c'est l'identité, le moi conscient de lui-même, bio c'est le parcours vital, la continuité le cheminement de cette identité unique et singulière la variation existentielle autour du thème fondamental que constitue l'auto- le moi. L'auto-bio est donc le lieu complexe de cet accomplissement, alors peut surgir la graphie.

Gusdorf (1990 : 10)

Selon toujours ce spécialiste, « l'autobiographie est renaissance, initiative qui pose les conditions d'une éventuelle reconquête de soi » Gusdorf (1990) : 11. Autant Lejeune dévoile les marques formelles d'identités spécifiques à l'autobiographie, autant Gusdorf met en exergue les motivations qui selon lui, repose sur une certaine volonté de l'autobiographe de s'auto- avouer, de raconter à vive voix sa vie dans l'unique but de cerner son moi, synonyme de renaissance. On peut retenir de ces définitions que l'autobiographie est un projet d'écriture non fictionnelle à la première personne. Il faudrait donc s'en tenir à la garantie formelle de l'identité de l'auteur, du narrateur et du personnage, attestée par la signature ou le pseudonyme. Ainsi le pacte de l'autobiographie serait l'affirmation dans le texte, voire dans ses marges de cette identité.

Le problème de l'identité d'un auteur n'est pas facile à cerner car certains auteurs peuvent raconter leur vie ou une grande partie de celle-ci sans pour autant signer l'ouvrage comme *La vie de Lazario Tormes* ou du moins ils refusent de donner le terme d'autobiographie à leur récit. Mais pour les besoins de notre étude, nous retenons que l'autobiographie « est la relation écrite de sa propre vie dans ce qu'elle a de plus personnelle » (De Beaumarchais et Rey (1987) : 115). Ce terme supposerait l'identité de l'auteur et du narrateur ou du narrateur et du héros. En d'autres termes, « l'autobiographie repose sur une relation d'identité entre un élément textuel, le narrateur, qui se détermine par sa seule existence linguistique et un élément extra textuel, l'auteur, personne socialement déterminée » encyclopédia Universalis n°3 1989 : 482. Bref, la notion d'autobiographie se laisse difficilement définir et toutes les tentatives définitoires ne parviennent pas à l'épuiser. Leur point commun reste que le héros est exclusivement le sujet de l'autobiographie. Ce héros qu'il soit auteur ou narrateur, doit mettre l'accent dans son récit sur son expérience personnelle avec sincérité et surtout il doit assumer son vécu. L'écriture autobiographique concerne tous les récits de vie : il peut s'agir de la vie d'une personne réelle (par exemple un écrivain) ou de la vie d'un personnage fictif. Le roman autobiographique s'inspire de l'autobiographie. Il consiste à combiner l'expérience personnelle de l'auteur et la reconstruction du langage. Il est donc un choix de l'auteur qui veut se découvrir. Cependant, l'écrivain peut être confronté à certains problèmes : il a du mal à raconter sa vie d'un trait, dans les moindres détails avec les mêmes sentiments qu'au moment où les choses se sont déroulées comme le confirme Stendhal dans un passage de *La Vie de Henry Brulard*. La mémoire qui « permet d'abord l'identification et la réappropriation de soi » (Gaubert 1988 : 187) peut aussi lui être infidèle car avec le temps le romancier peut oublier des pans de son existence. De ce fait il peut être tenté d'augmenter certains faits de sa vie, de les transformer ou d'en taire des aspects : d'où le problème d'objectivité ou de sincérité du texte. A cela s'ajoute un autre problème en Afrique surtout car c'est un continent de tradition orale, un continent à l'identité collective mais surtout un continent où parler de soi était mal vu. Tous ces éléments vont se répercuter sur la façon d'écrire des autobiographes africains :

Les autobiographes africains ne font pas leur propre portrait comme des individus aliénés à l'intérieur de leur société comme le font la plupart des autobiographes occidentaux. Ils écrivent de manière inséparable et indistincte des attributs du groupe. Leurs travaux sont plus axés sur le groupe que sur leur vie privée.

Aféjuku, Tony (1990 : 695).

En outre, à cause des tabous l'auteur a tendance à recréer sa vie pour livrer que ce qui ne peut être admis ou divulgué. Ken Bugul constitue une exception en révélant au public des « écarts » de conduite.

## 2. Valeurs autobiographiques dans les œuvres de KEN BUGUL

### 2.1. *L'autobiographie comme moyen thérapeutique*

L'autobiographie permet de résoudre la question du « moi » chez Ken Bugul. Cette dernière interroge son passé pour trouver une solution à son mal et aussi pour sa quête identitaire. Beverly Ormérod et Jean Marie Volet pensent que « incapable de comprendre pourquoi elle a été arrachée à sa mère, Ken Bugul se persuade enfant que « personne ne veut d'elle » (Beverly Ormérod et Jean Marie Volet : 1994). S'extérioriser lui permet donc de trouver un sens à sa vie, de combler sa grande solitude ou du moins le vide causé par la séparation de ses parents et de donner une explication à un vécu peu commun voire traumatisant. Elle avoue dans un entretien avec Bernard Magnier :

Comme j'aime beaucoup rester seule et prendre des notes, j'ai commencé à écrire ce qui allait devenir un livre. Au fur et à mesure que j'écrivais, c'était comme une thérapie. Je n'avais pas l'intention d'écrire un livre, mais me prendre à témoin d'un vécu, le sortir de moi, l'avoir en face de moi, sur du papier et ça dégageait.

(MAGNIER Bernard : 1989)

Elle confirme également ce besoin à Karo Diagne Ndaw en déclarant : « au début, quand j'ai commencé à écrire, c'était sans intention d'être écrivain, mais juste d'utiliser l'écriture comme moyen d'évacuation, de quête de soi » (Ndaw, Karo Diagne : 2012). A priori, Ken Bugul écrivait pour elle-même, pour extérioriser son traumatisme lié à l'abandon de sa mère, un matin, sur le quai d'une gare. Elle se lamente dans *De l'autre côté du regard* :

(1)-« ma mère m'avait quittée par un de ces jours maudits qui avait détruit ma vie. / La vie que je voulais avoir. / Une vie avec ma mère ». (Ken Bugul, 2003 : 71)

Ou plus loin dans cette même œuvre :

(2)-« Comment peut-on mettre un enfant au monde et ne pas l'aimer ?/ Non je ne voulais pas croire cela (...)/ Je ne voulais pas croire que ma mère m'avait abandonnée » (Ken Bugul, 2003 : 111- 112).

Elle écrivait aussi pour comprendre cet abandon qui a bouleversé toute sa vie, pour répondre à toutes ces questions sur son existence et surtout ses peines. Cela se traduit dans la phrase suivante :

(3)-« Tous les bouleversements que le départ de la mère avait occasionnés ». (Ken Bugul, 1982 : 82).

Sa situation sociale la pousse à s'emmurer dans les lectures pour vaincre sa solitude, l'incompréhension de sa famille et croit trouver de nouveaux repères dans la culture occidentale. Elle adopte un mode de vie différent de sa vie d'antan, se complait dans le port d'habits occidentaux et se convainc d'avoir des ancêtres gaulois (*Baobab fou* 1982 : 170). Elle rêve d'aller en Europe, son Eldorado et ainsi fuir son vécu quotidien. Elle demande et obtient une bourse et espère retrouver ses « racines », « au Nord référentiel, le Nord de la terre promise ». A

son arrivée en Europe, Ken Bugul jouit d'une grande liberté. Elle n'en revient pas car elle réalise son grand rêve. Elle exulte de joie et remarque :

(4)-« Ce fut le début d'une épopée que je vécus, moi, une femme, une Noire, qui pour la première fois accomplissait l'un de ses rêves le plus cher. Partir vers la Terre Promise » (Ken Bugul, 1982 : 35)

Cependant, elle déçante lorsqu'elle constate que l'idée qu'elle se faisait de la vie en Europe est loin de la réalité. Ce fait est décrit par Ormérod et Volet dans la phrase suivante : « *Lors de son arrivée en Belgique, elle découvre que l'Europe n'est pas à l'image du monde ouvert et accueillant qu'elle avait imaginée. Privée d'idéal et de point de repères, Ken Bugul se laisse alors glisser sur la pente de la déchéance* » (Ormérod et Volet 1994 : 86). En fait, le revers de la vie européenne la plonge dans une recherche désespérée de repères après avoir connu un sentiment de rejet de la part des Blancs qu'elle voulait coûte que coûte copier ou avec qui elle croyait avoir des liens de parenté. De surcroît, elle est cataloguée, étiquetée et jamais acceptée. A travers ses rencontres, elle confie qu'il y avait le même processus qui se résume dans l'énoncé suivant :

(5)-« mon pays, ma race, chez moi, chez vous autre » (Ken Bugul, 1982 : 75).

En d'autres termes, malgré son assimilation, on lui faisait toujours comprendre qu'elle est une étrangère. Elle se désole de cette situation qui commence peu à peu à l'agacer mais qui lui fait comprendre de plus en plus qu'elle s'est trompée d'ancêtres. Elle avoue :

(6)-« Déçue. J'étais déçue de n'être rien d'autre que moi, ma réalité ! Je ne voulais cependant pas l'admettre et j'insistais dans une recherche de l'impossible » Ken Bugul, 1982 : 54).

Ces mots traduisent sa déception et son refus de s'avouer vaincue qui vont la conduire à l'expérimentation d'une nouvelle solitude et glisser sur la pente de la déchéance. Elle se livre finalement à la prostitution. Mais, très vite elle se rend compte de son erreur car elle est juste un objet sexuel, un fruit exotique et décide dans un ultime sursaut de revenir au pays natal. Elle se réadapte à la vie de campagne et avec le recul, regrette ses moments d'errance. Malheureusement, elle n'ose avouer aux siens son vécu. Elle rejoint ainsi l'héroïne de *Cendres et Braises* qui avait du mal à s'intégrer dans sa société à cause de son fardeau. Elle le reconnaît :

(7)-« La notion de temps ne semblait pas avoir d'importance, ni la notion de lieu. Le vécu seul avait une répercussion déterminante sur le rapport. Tout le problème se situait là. Je n'osais pas avouer un certain vécu. Pourtant ce vécu avait été » (Ken Bugul, 1994 : 8).

Face à ce problème, elle décide de se confier, d'écrire pour libérer son cœur en peine en faisant fi des traditions africaines qui étaient strictes dans ce domaine. Sa désillusion lui permet également de se rendre compte du lot réservé aux

femmes. En essayant divers déboires en Europe, elle conclue que toutes les femmes subissaient le même sort :

(8)-« concevoir, admettre, tolérer et servir » (Ken Bugul, 1982 : 86).

Cette découverte fait naître en elle, un élan de solidarité envers les femmes qui, comme elle, sont victimes de la société, plus particulièrement de l'homme. Les différentes tentatives qu'elles entreprennent pour s'en sortir matériellement, financièrement...échouent. L'amer constat est là :

(9)-« La femme devait se battre pour conquérir son indépendance matérielle, économique, si elle voulait être libre. Mais la liberté économique n'était pas la liberté de la femme. L'homme demeurait le problème fondamental » (Ken Bugul, 1994 :189)

Pour Ken Bugul, la femme doit aller au-delà de la liberté financière, elle doit se libérer de l'homme. Dès lors, il faudrait assumer sa place dans la société et faire face aux aléas de l'existence. Cette lutte pour la libération et pour une meilleure prise en compte de ses droits passe forcément par la dénonciation du mauvais traitement réservé à la femme.

## 2.2. L'autobiographie comme moyen de témoignage

Les différentes tentatives définitives de l'autobiographie (De Beaumarchais et Rey (1987 : 115), Lejeune Philippe (1975 : 14), Encyclopédia universalis n°3 1989 : 482) s'accordent sur un point commun : le héros est exclusivement le sujet et doit mettre l'accent sur son expérience personnelle. L'autobiographie est donc un témoignage de l'auteur sur son vécu. La preuve, les premières romancières africaines se sont exprimées par ce moyen comme l'avoue Nafissatou Diallo dans l'avant-propos de son œuvre *De Tilène au Plateau, Une enfance dakaroise* : « Sur quoi écrirait une femme qui ne prétend ni à une imagination débordante ni à un talent d'écrire singulier ? Sur elle-même, bien sûr » (Nafissatou Diallo : 1975). C'est ce qui fait dire à S. Gerhmann dans *Les enjeux de l'autobiographie dans les littératures francophones* que : « Lorsque des femmes font l'autobiographie dans la réception c'est plutôt le caractère de témoignage qui est mis en avant, et non l'aspect de l'écriture » (Gerhmann, 2006 : 182).

Dans *Le Baobab fou*, nous relevons beaucoup d'éléments de la vie de la narratrice dans les parties « pré- histoire de Ken » et « histoire de Ken » qui permettent de mieux cerner son besoin d'attention (l'épisode de la perle d'ambre, son besoin d'affection, son absence de complicité et de communication avec les membres de sa famille...). La séparation surtout d'avec la mère lui fait beaucoup souffrir. Elle confesse :

(10)-« Dans mon cas je pouvais affirmer que c'était moi qui avais le plus souffert car ma mère m'avait laissée (...). / Elle n'avait pas cherché à partir avec moi. Elle n'avait pas trouvé une solution. / C'était ce que je ne pourrais jamais pardonner à ma mère » (Ken Bugul, 2003 : 72).

Cette souffrance aguerrie l'enfant qu'est Ken et elle s'emmure davantage. L'école française et ses lectures feront d'elle un être hybride qui ne souhaite que rejoindre ses « ancêtres gaulois ». Son exil en Europe grâce à une bourse scolaire fera le reste et surtout les différents déboires essuyés là-bas : grossesse indésirable, avortement, prostitution... Ces facteurs combinés aux diverses rencontres qu'elle a faites et qui se sont toutes soldées par des échecs l'ont mûrie. Ils lui ont permis de réfléchir sur sa situation de femme. Elle parvient à la conclusion suivante :

(11)-« Je peux vous assurer que toutes les femmes ont le même problème : l'homme. Les femmes vivaient les mêmes choses, subissaient pareillement. La seule différence est que certaines essayaient de refuser, mais si elles avaient pris conscience, c'est qu'elles avaient subi déjà » (Ken Bugul, 19994 : 158).

Ce constat permet à l'auteur de donner des conseils à ses sœurs, aux autres femmes. Ces dernières doivent être solidaires entre elles pour vaincre le mal, qu'est l'homme. La narratrice s'extasie de l'exemple des femmes au village :

(12)-« Là-bas dans le village, les femmes se donnaient des conseils, se confessaient, vivaient ensemble » (Ken Bugul, 1982 : 100).

Cette attitude de Ken Bugul est compréhensible car elle a découvert la solidarité féminine dans une période délicate de sa vie, tout juste après son avortement clandestin. Elle croit donc que cela doit être le seul et vrai slogan pour la femme et sensibilise les autres à cette nouvelle donne :

(13)-« Je découvris l'amitié entre femmes et me disais que les femmes devaient rester ensemble. / Que de sottises il restait encore pour l'ignorer » (Ken Bugul, 1982 : 100)

Cette solidarité permet de se soucier du sort de ses semblables, d'aider celles qui sont dans des difficultés en leur apportant une aide précieuse à l'instar de ses amies occidentales.

C'est ainsi que par le biais de la littérature, elle dénonce les maux de la société et vise à une prise de conscience plus grande chez elle et chez le lecteur. L'auteur semble nous dire que les destinataires de l'œuvre devraient se servir de sa vie de controverse, de déviance pour ne pas tomber dans le même piège qu'elle. La narratrice pense aider celles qui sont dans une situation identique à se surpasser, à se libérer d'un lourd fardeau. Elle a eu le mérite de briser des tabous (sexualité tumultueuse, prostitution) pour servir d'exemple. Elle confie à Bernard Magnier dans un entretien :

Je ne pensais pas que d'autres gens avaient pu vivre les mêmes choses que moi. Mais à la sortie du livre, quand il fut diffusé, j'ai su que d'autres personnes même si elles n'avaient pas vécu exactement les mêmes situations, vivaient, avaient vécu, des situations qui se rapprochaient beaucoup de ce que j'ai vécu. Ces gens-là ont porté témoignage et je sais que je leur ai rendu service. En me libérant, je les ai libérés.

(Bernard Magnier, Notre Librairie n°81 : 52)

Ces témoignages confirment à Ken Bugul, le rôle qu'elle doit dorénavant jouer dans la société, rôle d'éveil, d'aide et de soutien à toutes ces femmes qui n'osent pas, qui souffrent en silence. Consciente de cette mission qui lui incombe, la narratrice du *Baobab fou*, donne des conseils aux femmes en mettant sa vie « hors du commun » au-devant de la scène pour permettre à celles-ci de regarder le monde d'un œil différent. Elle les incite surtout à s'accepter :

(14)-« Pour pouvoir être bien avec les autres, en l'occurrence l'homme, il faut d'abord que les femmes soient bien avec elles-mêmes, dans leur peau, entre elles. Il faut que les femmes s'acceptent » (Ken Bugul, 1982 : 100).

En définitive, Ken Bugul a su partager ses angoisses et trouver un sens à son existence. En interrogeant son passé, elle est parvenue à la déduction qu'« *il n'y a pas des femmes il y a seulement la femme* » (Ken Bugul, 1982 : 100) et puisqu'il n'y a pas de différences entre elle et les concernées de sa lutte, les moyens pour se libérer doivent être les mêmes.

### 2.3. *L'autobiographie comme revendication et légitimation du passé*

En choisissant le roman pour raconter sa vie, pour expliquer ses choix de vie, Ken Bugul assume son expérience personnelle. Elle trace par la même occasion son itinéraire de femme africaine et sénégalaise. Ce choix littéraire est perçu par les uns comme une provocation et par les autres comme l'assimilation à des idées, telles le libéralisme ou le libertinage, véhiculées par les livres. Certains mêmes doutent de la véracité des récits qu'elle fait de sa vie, car ne pouvant pas concevoir une telle conduite de la part d'une Africaine, une musulmane de surcroît. Mais, elle revendique ce vécu comme étant le sien dans sa grande majorité : « *Les journalistes m'ont demandé si tout ce que j'avais écrit dans le Baobab fou était vrai. Je leur ai répondu : une grande partie est vraie, une autre romancée* » (Mongu, 2002 : 105)

L'autobiographie ne déroge pas aux différentes règles du récit. Mais, elle a comme soubassement la vie de l'auteur ou de son personnage. Ken Bugul réclame donc sa vie de déviance, ce vécu lourd qu'elle a du mal à communiquer aux siens et qui a existé en réalité (Ken Bugul, 1994 : 8). En outre, elle s'en prend à son éditeur qui par souci de la protéger lui demande de choisir le pseudonyme de « Ken Bugul ». Elle avoue à Bernard Magnier :

Je me suis beaucoup disputé avec la maison d'édition ; je voulais mon nom. J'ai dit mettez mon nom parce que tout cela je l'ai vécu. Vous pensez que cela va faire scandale...et moi qui ai vécu ça...dans mon sang...ça ne scandalise pas ?

Bernard Magnier interview in Notre Librairie n°81 oct- déc 1985 :152

Ces propos résument toute la revendication du vécu par Ken Bugul. Ce pseudonyme peut fonctionner comme une distanciation de l'auteur par rapport à la société africaine, parce qu'elle peut lui reprocher sa vie scandaleuse. Il peut aussi être un point de départ pour l'aventure, avec un désir affiché de déviance



morale. En d'autres termes, elle est consciente que choisir de révéler sa descente aux enfers et par écrit est un véritable scandale pour (15) « une société régie par des dogmes, des règles, des rites institutionnalisés » (Ken Bugul, 1999 : 43) et qui ne peut tolérer aucun écart par rapport à ces principes de vie, surtout de la part d'une jeune fille. Cette dernière dans cette société, n'a de valeur que si elle parvient à préserver sa virginité jusqu'au mariage. La soumission et l'obéissance au mari, la parfaite maîtrise des travaux domestiques...sont aussi des qualités recherchées chez elle. Elle affirme :

(16)-« C'était cela l'apprentissage de la femme à cette époque : un être qui acceptait. Quand les vertus de la virginité, les vertus domestiques, les vertus du dépôt de vie, les vertus de la soumission et de l'obéissance étaient acceptées pleinement, on avait atteint le but qui était patience, disponibilité et humilité » (Ken Bugul, 1982 : 157)

Certes cette éducation de la femme est utile car elle lui donne des qualités. Mais Ken Bugul réfute toutes ces idées reçues et prône une certaine liberté, un peu plus d'initiatives. Elle pense que la plupart de ces règles ne profitent qu'à l'homme (*Baobab fou* 1982: 133). En d'autres termes, toutes ces qualités recherchées chez la femme la conditionnent car elles la façonnent pour le bonheur de l'homme. Elle rejoint ainsi ses consœurs féministes qui fustigent le cantonnement de la femme à travers son éducation en créant une dépendance envers l'homme. De ce fait, elle ne peut s'assumer pleinement car elle manque d'initiatives. La preuve dans *Cendres et Braises*, la narratrice accepte de vivre une situation inouïe (attente douloureuse, violence conjugale, trahison...) :

(17)-« J'étais consciente de ce qui se passait, et je m'y complaisais parce que conditionnée, en tant que femme, à être là uniquement pour l'homme. Inconsciemment j'aimais me retrouver ainsi » (Ken Bugul, 1994 : 64)

Ken Bugul décrie ce sort de la femme, son absence de réaction devant différentes injustices. Elle s'insurge contre ce statut, l'exploitation par l'homme, allant parfois jusqu'à celle de ses charmes. Elle devient l'ambassadrice de ses sœurs, amies en se rendant compte qu'elles subissent

(18)-« toutes les situations. Les sermons étaient bons pour elles, les conseils, les reproches. Et incapables de s'exprimer librement pour la plupart d'entre elles, elles encaissaient jusqu'à la névrose (...). / Alors que faire ? Parler ou se taire ? Parlons. Question de vie ou de mort » (Ken Bugul, 1994 : 136).

Conscientiser devient donc sa seule préoccupation. Parler au nom de ses sœurs, parler pour les libérer, quitte à aller à l'encontre de la société africaine qui place la communauté au-dessus de l'individu.

## Conclusion

Ken Bugul a recours à l'autobiographie pour résoudre sa recherche effrénée d'identité et lever le voile sur des pratiques jugées scandaleuses. A travers les héroïnes de quatre de ses romans précités, la narratrice se recrée et intègre toutes les femmes à son jeu autobiographique en passant de Ken Bugul dans son premier roman à Marie Ndiaga dans le second et enfin je pour le reste de notre corpus. Ces différentes constructions lui permettent d'assumer son vécu et de dévoiler son parti pris pour la cause de la femme en dénonçant les différents abus dont celle-ci fait l'objet.

## Bibliographie

- AFEJUKU, Tony (1990); *Cultural assertion in the african autobiography* in *Meta* xxxv pp. 689 - 700.
- DE BEAUMARCHAIS et Rey (1987); *Dictionnaire des littératures de langue française*; Paris : Bordas
- CHATEABRIAND, François René (1848); *Les mémoires d'Outre- Tombe*; Paris : Pénard frères
- DIALLO, Nafissatou (1975); *De Tilène au Plateau, Une enfance dakaroise*; Dakar : NEA
- GAUBERT, Serge (1988); « *identité, généalogie, Marguerite Yourcenar ou le visage d'avant* » in *Marguerite Yourcenar, biographie, autobiographie, Actes du Colloque de Valence*
- GERHMANN Suzanne et GRONEMANN Claudia (2006); *Les enjeux de l'autobiographie dans les littératures de langue française*; Paris : L'Harmattan
- GUSDORF, Georges (1990); *Auto -bio- graphie*; Paris: Odile Jacob
- KEN Bugul (1982); *Le Baobab fou*; Dakar : NEA
- KEN Bugul (1994); *Cendres et Braises*; Paris : L'Harmattan
- KEN Bugul (1999); *Riwan ou le chemin du sable*; Paris : Présence africaine.
- KEN Bugul (2003); *De l'autre côté du regard*; Paris : Le serpent à plumes
- LEJEUNE, Philippe (1975); *Le pacte autobiographique*; Paris : seuil
- MAGNIER, Bernard (1989); « *Ken Bugul ou l'écriture thérapeutique* » in *Notre Librairie n°81*
- NDAW, Karo Diagne (2012); « *Ken Bugul : écrivaine* » in *Enquête plus* 212
- ORMEROD Beverly et VOLET Jean Marie (1994); *Romancières africaines d'expression française*; Paris : L'Harmattan
- STENDHAL (1890); *Vie de Henry Brulard*; Paris : Charpentier red. Gallimard 1973.